

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université Marc Bloch de Strasbourg. Il est l'auteur notamment de *Il mondo a piedi. Elogio della marcia* (Universale Economica Feltrinelli), *Passione del rischio* (Gruppo Abele), *L'adieu au corps* (Métailié), *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF), *Du silence* (Métailié), *Des visages. Essai d'anthropologie* (Métailié).

Chemins de traverse : Eloge de la marche

David Le Breton

« Je ne me souviens pas d'avoir eu, dans tout le cours de ma vie, d'intervalle plus parfaitement exempt de soucis et de peine que celui des sept ou huit jours que nous mîmes à ce voyage... Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, surtout pour les montagnes et les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, et toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le monsieur et de prendre des voitures... et dès lors, au lieu qu'autrefois dans mes voyages je ne sentais que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le plaisir d'arriver » (Rousseau, 1972, 88).

Le refus contemporain du corps

Jamais sans doute comme dans nos sociétés contemporaines on a aussi peu utilisé la mobilité, la résistance physique individuelle. L'énergie proprement humaine, née des ressources du corps, même les plus élémentaires (marcher, courir, nager...), est rarement sollicitée au cours de la vie quotidienne, dans le rapport au travail, aux déplacements, etc. On ne se baigne pratiquement plus dans les rivières ou les lacs, comme cela était courant encore dans les années soixante, sauf en de rares endroits autorisés, on n'utilise guère sa bicyclette (ou sous une forme presque militante et non sans danger) et moins encore ses jambes pour se rendre à son travail ou effectuer les tâches du jour. Malgré les encombrements urbains et les innombrables tragédies qu'elle provoque, la voiture est la pierre d'angle de la vie quotidienne, elle en conditionne l'emploi du temps, elle a rendu le corps presque superflu pour des millions de nos contemporains. La condition humaine devient une condition assise ou immobile, relayée pour le reste par nombre de prothèses. Les pieds servent davantage à conduire des voitures ou à soutenir un moment le piéton quand il se fige sur l'escalator ou le trottoir roulant. Le corps de l'homme des années cinquante ou soixante était infiniment plus présent, ses ressources musculaires plus profondément au coeur de la vie personnelle. La marche, la bicyclette, la baignade, les activités physiques liées au travail ou à la vie domestique favorisaient un enracinement corporel de l'existence. Aujourd'hui le corps glisse lentement dans l'anachronisme, mais dans le même mouvement l'homme perd son centre de gravité.

La dimension sensible et physique de l'expérience tend à rester en jachères au fur et à mesure que s'étend le milieu technique. Il n'est pas étonnant que le corps soit aujourd'hui perçu comme une anomalie, un brouillon à rectifier et que certains rêvent même de l'éliminer. Le corps de la modernité évoque un vestige voué à une disparition prochaine. Membre surnuméraire de l'homme que les prothèses techniques s'efforcent de relayer. Les activités journalières consomment davantage d'énergie nerveuse que d'énergie corporelle. Le corps est un reste contre quoi se heurte la modernité (Le Breton, 1999). Il se fait d'autant plus pénible à assumer que se restreint la part de ses activités propres sur l'environnement. Cet effacement entame la vision du monde de l'homme, limite son champ d'action sur le réel, diminue le sentiment de consistance du moi, affaiblit sa connaissance des choses. A moins de freiner cette érosion de soi par des activités de compensation. Telle la fréquentation assidue des salles de mise en forme où l'on voit des hommes ou des femmes marcher, courir, ou faire du vélo des heures durant en restant au même endroit avant de reprendre leur voiture pour rentrer se reposer chez eux. Hormis les quelques pas qu'ils font pour se rendre à leur voiture ou en sortir, aller à leur travail et rentrer, une majorité d'individus oublie la dimension corporelle de leur rapport au monde. Nous entrons dans le temps de l'humanité assise.

Ce n'est que depuis peu que les routes sont vides de marcheurs et parcourues par les seules voitures. Si la marche s'imposait à nos ancêtres pour se déplacer, même pour de longs voyages, elle est aujourd'hui, en principe, un choix, et même une forme délibérée de résistance à la neutralisation technique du corps qui marque nos sociétés. Si elle reste essentielle comme moyen de se déplacer en ville, en revanche entre deux villes ou deux villages elle est devenue pratiquement impensable. Aucune protection n'isole d'ailleurs de la route le marcheur impénitent qui s'y risquerait. Dans la majeure partie du monde pourtant les piétons disputent encore ce maigre espace aux bus, aux voitures, aux innombrables deux-roues. En Asie, en Amérique latine, en Afrique, même les routes les plus fréquentées confrontent en permanence les véhicules de toute sorte aux piétons, voire même aux troupeaux. et à leurs bergers. Dans nos sociétés l'anachronisme est tel que ceux qui s'aventurent sur

les routes s'exposent à la méfiance des populations et aux contrôles policiers sauf s'ils sont à la bonne saison sur les routes balisées des chemins de Compostelle.

Le monde où marcher se réduit avec l'accroissement des zones urbaines. Les tracés des TGV ou les autoroutes coupent les parcours. Les aménagements des anciens chemins de terre permettent l'accès de voitures ou de 4x4 à l'intérieur des bois ou des forêts. L'accroissement du rendement touristique d'une région implique une mise en place des infrastructures routières qui ne prend guère en compte le marcheur à moins qu'il ne se contente des zones affectées en sa faveur. La souveraineté de la voiture est partout et crée un univers hostile aux marcheurs ou aux cyclistes (compte tenu du moins des règles de civilité en vigueur en France ou dans les pays méditerranéens, toujours au détriment du plus faible). Les espaces indéterminés, ouverts à la déambulation, à la surprise, à la découverte, diminuent sensiblement. Aux USA, E. Abbey dit son amertume de voir aménager des espaces merveilleux visités autrefois des seuls amoureux de la nature ne craignant pas de marcher à quelques kilomètres de leur voiture en quête d'un dépaysement radical. En une dizaine d'années le Monument National des Arches est ainsi passé de quelques milliers de visiteurs par an à plusieurs centaines de milliers. L'aménagement de routes carrossables, la création d'infrastructures ont transformé des lieux de méditation et de silence en de vastes campings jonchés d'emballages en plastiques et de débris et résonnant de télévisions, de radios, de cyclomoteurs, de voitures, etc.

L'industrie touristique restitue des lieux rares et précieux à la consommation mais ce faisant elle détruit leur aura en les banalisant. « Le progrès, enfin, est parvenu aux Arches, au bout d'un million d'années d'abandon. L'industrie touristique est là » (Abbey, 1995, 73). E. Abbey énumère nombre de lieux magiques qui n'étaient accessibles qu'au terme de quelques heures de marche garantissant la solitude, le silence, la beauté, et qui sont désormais livrés à la foule motorisée grâce à des routes permettant d'y accéder sans entraves mais chassant irrémédiablement les marcheurs.

La clé des champs

Marcher dans le contexte du monde contemporain pourrait évoquer une forme de nostalgie ou de résistance. Pourtant, il n'y a pas de racines à nos pieds, ceux-ci sont faits pour se mouvoir et non se figer dans une immobilité les rendant inutiles en ce siècle de vitesse et de transports routier ou aérien, ou d'escalators ou de trottoirs roulants qui transforment la majorité de leurs usagers en infirmes dont le corps ne sert plus à rien sinon à leur gâcher la vie. Les marcheurs sont des individus singuliers qui acceptent des heures ou des jours de sortir de leur voiture pour s'aventurer corporellement dans la nudité du monde. La marche est le triomphe du corps avec des tonalités différentes selon le degré de liberté qu'elle propose. De manière autonome ou organisée, sa pratique devient aujourd'hui l'une des activités de loisir les plus saillantes du monde contemporain. Si la marche n'est plus au cœur des modes de déplacement de la quasi totalité de nos contemporains (dans nos sociétés occidentales), même pour les trajets les plus élémentaires, elle triomphe en revanche comme activité de loisir, d'affirmation de soi, de quête de tranquillité, de silence, de contact avec la nature. Des agences de voyage la prennent en charge sur des lieux ou des parcours déterminés (randonnées, trekkings, etc.). Des municipalités, des associations en quête de manifestations inédites et susceptibles de rallier le plus grand nombre proposent aujourd'hui des marches thématiques ou de célébration. Ainsi récemment en Touraine, dans le cadre des festivités balzaciennes, une marche sur les hauts lieux de l'un des romans de l'écrivain et plusieurs autres promenades littéraires. Faut-il en conclure que la marche se folklorise à son tour à l'image des usages culturels qui disparaissent et doivent être conservés dans les musées ou simulés délibérément pour en maintenir quelques traces ? Les sociétés de marche connaissent un succès considérable, veillent au balisage des sentiers, proposent des rencontres et des sorties collectives. Les chemins de Compostelle voient une fréquentation considérable, bien éloignée des références religieuses.

Souvent les marcheurs s'élancent seuls, une carte à la main sur les chemins de randonnées. Les uns marchent quelques heures en fin de semaine ou dans leurs moments de loisirs, les autres, ils sont entre un et deux millions en France, effectuent des randonnées de plusieurs jours avec des hébergements dans des gîtes d'étapes ou un refuge. Le dénigrement massif de la marche dans ses usages quotidiens et sa valorisation comme instrument de loisir est révélateur du statut du corps dans nos sociétés contemporaines. La flânerie, que nos sociétés ne tolèrent pas plus que le silence, s'oppose alors aux puissantes contraintes de rendement, d'urgence, de disponibilité absolue au travail ou aux autres (que l'usage du téléphone portable a rendu caricaturale). La flânerie paraît un anachronisme dans le monde où règne l'homme pressé. Jouissance du temps, des lieux, elle est un chemin de traverse dans la modernité. Souvenons nous d'ailleurs du slogan de Taylor régissant l'organisation rigide et rationalisée du travail : « Guerre à la flânerie ». Aujourd'hui la disponibilité doit être absolue, l'individu tenu en laisse par un portable de façon à être joint à tout moment même sur la plage ou dans sa chambre, dans sa voiture ou dans le train. Pour nombre d'individus la flânerie est impensable (Le Breton, 2000).

La marche est une dérobade, un pied de nez à la modernité. Elle introduit à la sensation du monde, elle en est une expérience pleine laissant à l'homme l'initiative. Elle ne privilégie pas le seul regard à la différence du train, de la voiture qui instruisent la passivité du corps et l'éloignement du monde. On marche pour rien, pour le plaisir

de goûter le temps qui passe, faire un détour d'existence pour mieux se retrouver au bout du chemin, découvrir des lieux et des visages inconnus, élargir sa connaissance par corps d'un monde inépuisable de sens et de sensorialités ou simplement parce que la route est là. La marche est une méthode tranquille de réenchâtement de la durée et de l'espace. Elle est un dessaisissement provisoire par l'atteinte d'un gisement intérieur qui tient seulement dans le frisson de l'instant. Elle implique un état d'esprit, une humilité heureuse devant le monde, une indifférence à la technique et aux moyens modernes de déplacement ou, du moins, un sens de la relativité des choses. Elle anime un souci de l'élémentaire, une jouissance sans hâte du temps. Elle est une expérience de la liberté, une source inépuisable d'observations et de rêveries, une jouissance heureuse des chemins propices aux rencontres inattendues, aux surprises.

Même sous la forme d'une modeste promenade, la marche met provisoirement en congé des soucis qui encombrant l'existence hâtive et inquiète de nos contemporains. Elle ramène aux frémissements des choses et rétablit une échelle de valeurs que les routines collectives tendent à élaguer. Elle ravive une intériorité mise à mal par une société bruyante et ne jurant que par l'extériorité. L'apparence est la seule profondeur valorisée de nos sociétés.

Le sentier, ou même le chemin, est une mémoire incisée à même la terre, la trace dans les nervures du sol des innombrables marcheurs ayant hanté les lieux au cours du temps, une sorte de solidarité des générations nouée dans le paysage. L'infinitésimale signature de chaque passant est là, indiscernable. Emprunter ces routes terreuses amène à emboîter le pas à la foule des autres marcheurs au long d'une invisible mais réelle connivence. Le chemin est une cicatrice de terre au milieu du monde végétal ou minéral en proie à l'indifférence du passage des hommes. Le sol battu des innombrables pas imprimés pour une infime durée est une marque d'humanité. Les pieds foulant le sol n'ont pas l'agressivité du pneu qui écrase tout ce qui croise son chemin sans état d'âme et imprime dans la terre la blessure de son passage.

Nu devant le monde, contrairement à l'automobiliste ou aux usagers des transports en commun, le marcheur se sent responsable de ses actes, il est à hauteur d'homme et oublie difficilement son humanité la plus élémentaire. Il est son seul maître d'heures, il baigne dans le temps comme dans son élément. S'il choisit ce mode de déplacement au détriment des autres, il marque sa souveraineté face au calendrier, son indépendance devant les rythmes sociaux, son souci de pouvoir poser sa besace pour savourer une bonne sieste ou se repaître de la beauté d'un arbre ou d'un paysage qui le touche soudain, ou encore s'intéresser à une coutume locale que sa bonne fortune lui permet de surprendre. Pour lui seul compte le chemin, la destination n'est souvent qu'un prétexte. Le plus souvent le marcheur est un homme disponible n'ayant de compte à rendre à personne, il est par excellence l'homme de l'occasion, l'artiste du temps qui passe, le flâneur des circonstances qui fait sa provision de trouvailles au fil du chemin. « Une vie passée à ne plus observer les heures, c'est l'éternité, dit Stevenson. On ne saurait concevoir, à moins d'avoir essayé, la longueur d'une journée d'été que l'on mesure seulement par la faim et que l'on termine seulement quand on a sommeil » (Stevenson, 1978, 183). Le marcheur est dans un temps ralenti à la mesure du corps et du désir. La seule hâte est parfois celle d'aller plus vite que la tombée du jour. L'horloge est cosmique, elle est celle de la nature et du corps, moins celle de la culture avec son découpage méticuleux de la durée. Le marcheur est celui qui prend son temps, et ne laisse pas le temps le prendre.

Livré aux seules ressources de sa résistance physique et de sa sagacité à emprunter le chemin le plus propice à sa progression géographique et intérieure, il participe de toute sa chair aux pulsations du monde, il touche les pierres ou la terre de la route, ses mains se portent sur les écorces, ou trempent dans les ruisseaux, il se baigne dans les étangs ou les lacs, les odeurs le pénètrent : odeurs de terres mouillées, de tilleul, de chèvre-feuilles, de résine, fétidité des marécages, iode du littoral atlantique, nappes d'odeurs de fleurs mêlées saturant l'air. Il sent l'épaisseur subtile de la forêt que recouvre l'obscurité, les effluves de la terre ou des arbres, il voit les étoiles, et éprouve la texture de la nuit, il dort sur le sol inégal. Il entend les cris des oiseaux, les frémissements des forêts, les bruits de l'orage ou les appels des gamins dans les villages, les stridulations des cigales ou le craquement des pommes de pins sous le soleil. Il connaît la meurtrissure ou la sérénité de la route, le bonheur ou l'angoisse de la tombée de la nuit, les blessures dues aux chutes ou aux infections. La pluie mouille ses vêtements, trempe ses provisions, embourbe le sentier; le froid ralentit sa progression, le force à la confection d'un feu pour se réchauffer, mobilise tous ses vêtements pour le couvrir; la chaleur colle sa chemise sur sa peau, la sueur coule sur ses yeux. Il cueille les fraises des bois, les framboises sauvages, les myrtilles, les mûres, les noisettes, les noix, les châtaignes, les champignons, etc., selon les saisons. La marche est une expérience sensorielle totale ne négligeant aucun sens,

Jamais la nourriture n'est aussi savoureuse, même réduite, qu'au moment de la halte qui suit l'effort fourni depuis des heures. La marche transfigure les moments ordinaires de l'existence, elle les invente sous de nouvelles formes. Laurie Lee décrit avec justesse les mille repas qui attendent les marcheurs épuisés, le bonheur du repos, l'attente frémissante des premiers plats. « Je m'affalai à table et, la tête au creux des bras, écoutai avec volupté les moindres mouvements de la femme. La poêle à frire chanta sur la cuisinière, il y eut un bruit de coquille d'oeuf qui se brise, d'huile qui grésille. Des gouttes de sueur tombaient de mes cheveux et me coulaient sur les mains. J'avais la tête pleine de chaleurs et voyais encore trembler la poussière blanche de la route,

étinceler les champs de blés cuivrés (...) La première gorgée d'eau minérale m'explosa littéralement dans la bouche avant de s'y pulvériser en un givre d'étoiles. On me servit une assiette de jambon et quelques verres de jerez. Une douce langueur se répandit dans mes membres » (Lee, 1996, 87 et 104). Bernard Ollivier bloqué par des douaniers imbus de leur pouvoir, trouve une treille lourde de grosses grappes de raisins : « N'est ce pas cette sagesse que je viens chercher au bout du monde que je trouve là ? N'est ce pas sous cette treille que je me dépouille du sentiment de l'urgence, de l'oppression du temps, des astreintes qui bousculent la vie du citoyen ? Grain après grain, tout en surveillant à travers les pampres de la vigne le soleil monter au zénith, je savoure ce plaisir si simple qui me vient, bien malgré elle, d'une douane chicanière » (Ollivier, 2001, 266). Jouissance éperdue de l'eau, de la limonade ou de la bière qui désaltère après l'accablement du soleil. La frugalité d'un repas vaut parfois les festins les meilleurs et laisse un souvenir plus impérissable de satiété et de jubilation. Des plats de rien deviennent de savoureuses gourmandises quand ils sont portés par la faim et la délicieuse fatigue d'une bonne journée de marche. Extase d'une source d'eau fraîche, d'une rivière ou d'un lac qui surgit inopinément au bord du chemin.

Silence

La marche est aussi une traversée du silence et une délectation de la sonorité ambiante car on ne conçoit guère la tournure d'esprit ou la redoutable distraction de qui déambulerait le long des glissières d'autoroutes ou même au bord d'une nationale. Le marcheur prend la clé des champs pour se mettre à l'écoute du monde. « Il règne dans l'air une musique subtile pareille au chant des harpes éoliennes, écrit Thoreau. J'entends des cors mélodieux qui résonnent sous les voûtes lointaines des hautes régions de l'air, musique qui, du haut du ciel, vient mourir à nos oreilles... Chaque son semble sortir d'une méditation profonde, comme si la nature avait acquis un caractère et une intelligence... Mon coeur tressaille au bruit du vent dans les arbres. Moi, dont la vie était hier si décousue, je découvre soudain mes forces et ma spiritualité à travers ces bruits » (1981, 67-69). Des sons se coulent au sein du silence sans en déranger l'ordonnance. Parfois même ils en révèlent la présence et éveillent l'attention à la qualité auditive d'abord inaperçue d'un lieu. Le silence est une modalité du sens, un sentiment qui saisit l'individu (Le Breton, 1997). Même si le bruissement du monde ne cesse jamais, connaissant seulement des variations différentes au gré des heures, des jours et des saisons, certains lieux n'en donnent pas moins le sentiment d'une approche du silence : une source se frayant un chemin parmi les pierres, le cri d'une chouette au coeur de la nuit, le saut d'une carpe à la surface du lac, la cloche d'une église à la tombée du soir, le crissement de la neige sous les pas, le craquement d'une pomme de pin sous le soleil. Certains sons donnent une épaisseur au silence. Ces manifestations ténues accentuent le sentiment de paix qui émane du lieu. Ce sont des créations du silence, non par défaut mais parce que le spectacle du monde n'y est recouvert d'aucun parasite, d'aucun bruit. Le cristal de l'instant est sans faute.

La quête du silence est alors pour le marcheur la recherche subtile d'un univers sonore paisible appelant le recueillement personnel, la dissolution de soi dans un climat propice. Le marcheur prend les chemins de traverse pour jouir de cette sérénité et, s'il n'est pas seul, profiter d'une parole entendue, partagée. Moment de suspension du temps où s'ouvre un passage octroyant à l'homme la possibilité de retrouver sa place, de gagner la paix. Provision de sens et de force intérieure avant le retour au vacarme du monde et aux soucis du quotidien. Le pointillé du silence goûté à différents moments par le recours à la campagne ou au monastère, au désert ou à la forêt, ou simplement au jardin, au parc, apparaît comme un ressourcement, un temps de repos avant de retrouver le bruit entendu au sens propre et au sens figuré d'une immersion dans la civilisation urbaine. Le silence procure alors un sentiment aigu d'exister.

Ouverture au monde

La marche est une ouverture au monde qui invite à l'humilité et à la saisie avide de l'instant. Son éthique de la flânerie et de la curiosité en fait un outil idéal de formation personnelle, d'apprentissage par corps de l'existence. L'homme qui marche demeure toujours à hauteur d'homme en sentant à chacun de ses pas l'aspérité du monde et la nécessité de se concilier amicalement les passants croisés sur son chemin. Il se décentre de soi et restaure son appartenance à un ensemble plus vaste qui le rappelle à sa fragilité et sa force. L'expérience pédestre est une activité anthropologique par excellence car elle mobilise en permanence le souci pour l'homme de comprendre, de saisir sa place dans le tissu du monde, de s'interroger sur ce qui fonde le lien aux autres. Le marcheur est souvent documenté sur les lieux qu'il traverse, il observe à la manière d'un ethnologue dilettante les différences dans l'art du jardin, des fenêtres, l'architecture des maisons, la cuisine, l'accueil des habitants, les inflexions de la langue ou la conduite des chiens d'une région à l'autre. Il avance parmi la végétation comme parmi une forêt d'indices à la recherche des signes indiquant la présence des animaux, des plantes, des arbres. La marche est une bibliothèque sans fin qui décline chaque fois le roman des choses ordinaires placées sur le chemin et confronte à la mémoire des lieux, aux commémorations collectives dispensées par les plaques, les ruines, ou les monuments. Méthode d'immersion dans le monde, moyen de se pénétrer de la nature traversée, de se mettre en contact avec

un univers inaccessible aux modalités de connaissance ou de perception de la vie quotidienne. La marche est une traversée des paysages et des mots¹.

La relation au paysage est toujours une affectivité à l'œuvre, une géographie mentale avant d'être physique. Chaque espace est en puissance de révélations multiples, c'est pourquoi aucune exploration n'épuise jamais un paysage ou une ville. La marche est confrontation à l'élémentaire, elle est tellurique et si elle mobilise un ordre social marqué dans la nature (routes, sentiers, auberges, signes d'orientation, etc.), elle est aussi immersion dans l'espace, non seulement sociologie, mais aussi géographie, météorologie, écologie, physiologie, gastronomie, etc. En le soumettant à la nudité du monde, elle sollicite en l'homme le sentiment du sacré. Émerveillement de sentir l'odeur des pins chauffés par le soleil, de voir un ruisseau couler à travers champ, une gravière abandonnée avec son eau limpide au milieu de la forêt, un renard traverser nonchalamment le sentier, les nuages coupant le fait des collines.

La tradition orientale parle du *darshana* d'un homme ou d'un lieu pour désigner un don de présence, une aura qui transforme ceux qui en sont les témoins. Le monde se libère du voile de Maïa, il dévoile sa profondeur sans fin et livre l'homme à l'éblouissement. La chair du monde sollicite toujours un écho chez le marcheur, elle est toujours en résonance intime. L'émotion est souveraine pour l'homme de la ville qui ne connaît plus la banalité des choses et les retrouve comme un miracle après ce long détour. Le souvenir des marches est une guirlande de moments d'exception qui ferait sourire le campagnard. Une rivière à l'eau transparente livrée à la jubilation d'une baignade inattendue après des heures de sueur et de soleil. Miracles tranquilles nés de la lenteur et de la disponibilité, appel d'une végétation plus moelleuse que l'étoffe, simple jouissance du monde.

A travers les rencontres suscitées au long de la route, la marche est invitation à une philosophie première. Inlassablement le voyageur est sollicité de répondre à une série de questions fondamentales, celles qui hantent la condition humaine : d'où vient-il ? Où va-t-il ? Qui est-il ? Éternelles questions des voyageurs que le sédentaire ne se pose guère. Bien sûr la dimension métaphysique du questionnement est rarement abordée au profit de réponses attachées plus trivialement à des lieux et à une fonction sociale. Si la vie ordinaire est souvent dans l'amnésie des questions fondatrices, à moins d'une confrontation à l'absence, à la maladie, à la mort, il n'en va pas de même au cours de la marche où chaque instant confronte à des interrogations minimales. Aujourd'hui le paysage, le climat, la forme des maisons, l'accueil des habitants diffèrent d'hier, il convient au moins de nommer ces mystères infimes et tranquilles qui occupent un instant l'esprit, en rendre compte à l'interlocuteur du moment, et faire du sens de ces disparités avec un souci finalement plaisant puisqu'il arrête le regard et incite à s'arrêter sur la turbulence du monde.

Par la nature singulière des contacts qui sont les siens, le marcheur est un homme du partage des petits riens de l'existence, de ce qui en fait le sel : les ennuis de santé, la fatigue du corps, ce champ qui ne donne pas assez, l'hiver plus long et plus froid qu'à l'accoutumée ou la chaleur persistante de l'automne, l'arrivée d'étrangers au village, la forme singulière d'un arbre, une fumée qui s'élève d'une cheminée et suscite des réflexions sur la frilosité légendaire des voisins, une récolte inattendue, l'absence de pommes cette année, les mirabelles en retard, un gel tardif de mai. Un champ suspecté d'abriter un trésor, une pierre levée que cent hommes n'auraient pu mouvoir d'un millimètre. Une parole affective toujours à la recherche de nouveaux auditeurs, jamais lasse de dire, égrène à sa manière la mémoire collective.

Les retrouvailles avec le cosmos ne sont jamais loin, les pas mènent infiniment plus loin que le paysage. Une marche au cœur de la nuit, sous la lumière de la lune dans la forêt ou la campagne, laisse une trace de mémoire qui ne s'oublie pas de sitôt. Sous les étoiles et dans l'obscurité l'homme retrouve son état de créature jetée dans un univers infini et frémissant, il s'interroge sur sa présence et baigne dans une cosmologie, une religiosité personnelle diffuse mais puissante sur le moment. La nuit confronte l'homme aux deux visages du sacré : l'émerveillement et l'effroi, deux manières différentes d'être arraché au monde des perceptions ordinaires et confronté à un au delà de soi. Si la nuit est un univers d'émotion propices pour les uns, elle est pour d'autres un domaine où règne d'innombrables menaces, une zone sans repère qui suscite l'horreur née du vacillement progressif de toute familiarité. La jouissance des premiers moments se mue lentement en une peur qui incite à revenir sur ses pas. La nuit urbaine n'a pas ces miroitements, elle ne porte aucune dimension métaphysique à cause du bruit persistant des voitures qui chassent tout mystère ou de l'horizon toujours borné par les bâtiments, et surtout la lumière tamisée dont l'objet est justement de neutraliser la peur, de banaliser les lieux. Allongé sur le toit en plein air d'une maison du Dolpo, P. Matthiessen « regarde la nuit s'étendre. Une chauve-souris piaille, les étoiles s'allument... Bientôt Mars apparaît au nord dans la brèche sombre de la montagne par laquelle le Tarap descend du Dolpo, et, bien au chaud dans mon sac de couchage, je flotte sous le dôme du ciel. Au dessus de moi, la galaxie de mon enfance poudroie, cachée maintenant en Occident par la pollution de l'air et les

¹ Longtemps, dans certaines conceptions pédagogiques, les vertus de la marche ont été intégrées à la formation de l'individu. Ainsi des mouvements de jeunesse de ce siècle (scoutisme, Wandervögel, etc.). Tel est d'ailleurs le motif du *Tour de la France par deux enfants*, inusable compagnon de route de millions d'écoliers en France avant la Grande Guerre.

lumières artificielles; la puissance, le calme apaisant de la nuit n'existeront plus pour les enfants de mes enfants » (Matthiessen, 1983, 140).

Par la rupture induite avec les modes plus coutumiers de transport, par l'écart du chemin qu'elle impose, la marche est non seulement un processus de connaissance de soi et de l'autre, un dépaysement des connaissances, elle élague aussi les soucis, elle motive une effervescence diffuse que la fatigue accentue au fil du chemin. Elle s'apparente parfois même à une transe, à un oubli de soi dans l'acte comme l'archer zen d'autant plus adroit qu'il ne vise plus une cible extérieure à lui mais s'identifie à elle. En dépouillant les sens de leur exercice routinier, la marche rend disponible à la métamorphose de son regard sur le monde.

Elle est un moment de prédilection pour exercer la pensée. N'oublions pas le cheminement tranquille de Socrate et de ses disciples dont nombre de leçons impliquent la déambulation et la rencontre fortuite avec des interlocuteurs de passage, avec un raisonnement qui se développe en flânant au rythme des pas. La pédagogie est aussi pédestre, la philosophie est péripatéticienne. Un monde à la mesure du corps de l'homme est un monde où la jubilation de penser se joue ainsi dans la transparence du temps et des pas. Nombre de philosophes ou d'écrivains disent leur dette à des marches exceptionnelles ou régulières où ils ont laissé le champ libre à leurs raisonnements. « La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées, dit Rousseau; je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte » (Rousseau, 1972, 248).

La spiritualité de la marche

Dans le monde occidental contemporain les religions s'effacent, se mélangent. Chaque homme bricole ses croyances dans l'air du temps et devient sa propre église où il célèbre sa religion personnelle. La fréquentation des chemins de Compostelle en est le reflet. Encore dans les années quatre-vingt il n'y avait pas grand monde sur les chemins jacquaires. « Je suis allée en 1972 à Compostelle, et en 1973, dit Raymonde. Quels souvenirs ! Il n'y avait alors personne sur le chemin, les gens qui nous voyaient passer nous prenaient pour des fous et ne se gênaient pas pour nous le faire savoir en portant leur index sur le front » (Bourlès, 2001, 21). Les chemins de Compostelle sont aujourd'hui parcourus par des milliers de pèlerins (Bourlès, 1995), non plus dans l'affirmation ostentatoire de la foi, mais dans une quête personnelle de spiritualité ou une volonté de prendre du temps à soi, de rompre avec les rythmes et les techniques du monde contemporain en rejoignant symboliquement des millions de prédécesseurs. Le projet du *Camino* est porté des années dans l'attente de trouver enfin le temps, la disponibilité, il donne un horizon d'existence. La fête promise est déjà la fête dès son premier pas. En prenant la route, le pèlerin laisse derrière lui sa demeure, mais aussi ses certitudes, ses routines, la trame d'ordinaire qui lui lie les mains. Il va au devant de soi dans l'ignorance de l'homme qu'il est et dont il est justement à la recherche. Le pèlerinage est un arrachement consenti à soi en quête d'un autre regard sur le monde.

« L'être qui reste perpétuellement assis, bien tranquille dans sa maison, peut être le plus grand des errants, mais le flâneur, le vrai, n'erre pas davantage que la rivière qui, si elle méandre, n'en cherche pas moins tout ce temps, et avec opiniâtreté, le plus court chemin qui mène à la mer », dit Thoreau (1994, 80). Les rencontres sont innombrables sur le chemin avec les liens qui se créent, les amitiés, ou les amours qui naissent, les correspondances qui s'établissent, les retrouvailles ultérieures ou plus simplement l'échange d'un moment noué en une poignée de paroles ou un sourire, un service rendu, un bref partage d'existence mais qui marque de son incandescence. Moments durables ou provisoires de célébration du fait d'exister. La marche élague les différences sociales ou culturelles, ou celles de générations, elle rétablit le lien social au plus élémentaire, à l'essentiel. Elle dépouille des apparences, des préventions, elle rend disponible, elle met à nu, elle restaure la primauté du visage sur les fonctions ou les positions sociales. S'il est effectué dans une volonté de quête de soi, le chemin de Compostelle ou d'ailleurs s'effectue en principe à la diagonale du tourisme qui incommode les pèlerins ou les randonneurs confrontés souvent, à leur arrivée à Compostelle, à une foire qui leur paraît bien éloignée de leur souci. D'où la poursuite vers le Finistère, le lieu où la terre et la mer se conjuguent soudain, confrontant l'homme à l'immensité du sens, et donc du choix d'existence, à la purification de soi, à la renaissance.

Saint Jacques n'est probablement pas le point de mire des marcheurs, il n'est pas toujours le destinataire privilégié de leurs soucis ou de leurs prières. Le pèlerinage au sens religieux et traditionnel du terme est sans doute assez rare aujourd'hui, même s'il existe. Immersion dans une longue retraite spirituelle afin de faire un examen de conscience en transformant le chemin en une longue prière. D'autres sont plutôt en attente d'une réponse dont ils espèrent que la route la leur octroiera. Ceux qui partent après un vœu ne le font pas nécessairement pour une raison religieuse, mais dans une logique de dette, de contre-don. Lors d'un passage difficile, ils se sont adressés à Dieu ou à une instance au-delà des hommes qu'ils ne sauraient nommer, leur

difficulté a trouvé une résolution. Ils se sentent en dette et ils partent s'en acquitter, parfois après avoir attendu des années. Le plus souvent la démarche relève plutôt du sacré, c'est-à-dire de la constitution d'une temporalité et d'une expérience intime, inoubliable dans son originalité et sa densité. Les chemins de la foi cèdent la place à des chemins de connaissance ou de fidélité à l'histoire, les voies de vérité deviennent les voies du sens, à charge pour chaque pèlerin d'y mettre un contenu personnel (Le Breton, 1997, 227 sq.) Mais les chemins de Compostelle sont aussi propices à ceux qui sont au tournant de leur existence, en quête d'une distance, d'une longue méditation sur le sens de leur vie.

La marche dénude, dépouille, elle invite à penser le monde dans le plein vent des choses et rappelle à l'homme l'humilité et la beauté de sa condition. Le pèlerinage était autrefois une libération des péchés, une certitude de ne pas mourir en état de péché mortel. Celui qui mourait au bord du chemin gagnait le paradis. Aujourd'hui, la quête est plutôt celle d'une purification de soi, d'un examen de conscience dans une perspective tout à fait profane, et le paradis promis est bien terrestre. Il consiste à se reprendre, à mieux faire chair avec soi. Toute marche de longue durée aboutit à la même transformation intérieure. Elle commence en randonnée, mais se mue en pèlerinage vers une existence plus à la hauteur de son exigence personnelle. Le marcheur est aujourd'hui le pèlerin d'une spiritualité personnelle. Son cheminement lui procure le recueillement, l'humilité, la patience. Il est une forme déambulatoire de prière offerte sans restriction au *genius loci*, à l'immensité du monde autour de soi. « Je ne connais rien de plus agréable que la libération intérieure qui se produit après quelques kilomètres et détache de vous les soucis mesquins, les multiples petites obsessions déprimantes, les vanités, qui remet toutes choses à leur place », écrit Georges Blond (1957, 148).

Pour Bernard Ollivier le compagnonnage avec le divin sollicite une série de convergences, celles là même qui se conjugaient à Compostelle et qu'il retrouve dans sa traversée de la Turquie en suivant l'ancienne route de la soie. « Tout d'abord un état parfait de solitude. C'est la condition première, essentielle, pour s'envoler dans les nuages. Trop secrets, trop méfiants, volontiers distants, les dieux n'ouvrent pas leur porte aux voyageurs organisés. Mais il ne suffit pas d'être seul pour être admis à l'Olympe. Il faut aussi choisir le lieu (...) Il faut pour s'approcher de l'hôtel choisir l'immensité. Amoureux de la montagne, j'imagine que la mer peut, pour quelques privilégiés, offrir le même infini. Lorsque seule la ligne d'horizon arrête le regard ou que celui-ci porte vers des cimes qui touchent au ciel, alors le nirvana n'est pas loin (...) La dernière condition, primordiale tout autant, est qu'entre le corps et l'esprit, l'accord parfait s'installe. Dans la marche, lorsque les muscles adaptés et comme lubrifiés par l'exercice quotidien atteignent à cette température idéale qui se manifeste par une légère transpiration, que les articulations bien huilées se prêtent sans effort aux accidents du parcours, alors une alchimie mystérieuse met le corps en lévitation » (Ollivier, 2000, 104-105).

Le retour est parfois difficile après cette métamorphose. « Au départ, rien de réellement déterminant. Simplement un énorme désir. Cette grande force intérieure qui m'a poussé à partir n'a eu que des retombées positives sur ma vie. Ce fut comme une renaissance. Une ouverture magistrale sur les autres et une envie extraordinaire de venir en aide à ceux qui en ont besoin, qui sont dans l'attente. Lorsqu'on a marché quinze jours sur le chemin de Saint-Jacques, le retour est quelque peu pénible. J'ai eu beaucoup de mal à atterrir » (Dutey, 2002, 51).

La marche comme renaissance

Marcher implique de réduire l'usage du monde à l'essentiel. Le chargement à emporter doit être restreint à l'élémentaire d'une poignée de vêtements et d'ustensiles, de quoi faire un feu ou ne pas mourir de froid, des instruments pour se repérer, de la nourriture, des livres bien entendu. Le superflu se compte ici en peine, en sueur, en colère. La marche est dépouillement de soi, elle révèle l'homme dans un face-à-face avec le monde. Elle est une voie de déconditionnement du regard, elle fraie un chemin non seulement dans l'espace, mais en soi, elle mène à parcourir les sinuosités du monde et les siennes propres dans un état de réceptivité, d'alliance. Géographie du dehors qui rejoint celle de l'intériorité en la libérant des contraintes sociales ordinaires. « La Meseta espagnole fut vraiment un chemin de méditation et de remise en cause. C'est pourquoi, dit André, je pense qu'il y a dans ce pèlerinage autre chose qu'un aspect religieux. Quelque chose qui vient de plus loin » (Bourlès, 2001, 57). Un chemin de randonnée, pour peu qu'il dure quelques jours est un itinéraire de révélation, surtout s'agissant d'un chemin traditionnel en matière de spiritualité et qui dure des semaines ou des mois. Le souci de solitude et de tranquillité d'esprit s'épanouit en une immersion dans l'intériorité. Le marcheur a le sentiment de mettre ses pas dans la longue suite de ses prédécesseurs et de s'inscrire dans une vieille fidélité. « Chaque carrefour a recueilli leurs doutes, chaque talus leur fatigue, et chaque sentier serpentant a guidé leur cohorte lasse. Dans ce bois peut-être se sont-ils arrêtés pour manger le pain dur, sorti la besace, maigre viatique avant la soupe de l'hospital espéré ? A cette fontaine peut-être ont-ils bu, et à ce ruisseau peut-être ont-ils rafraîchi leur visage poudreux ? Ils sont présents sur tous ces lieux que traverse le pèlerin d'aujourd'hui » (Dutey, 2002, 86).

Et pourtant le chemin n'est qu'à soi, il mène à une unique révélation. « La belle route couleur de lavande pâlit à chaque seconde. Personne jamais ne l'a suivie, elle aussi est née avec le jour. Et c'est VOUS que ce village là-

bas attend pour s'éveiller à l'existence » (Roud, 1984, 86). E. Abbey lui répond à sa manière : « Chaque fois que je regarde à l'intérieur d'un de ces petits canyons secrets, je m'attends un peu à voir non seulement le peuplier de Frémont dressé sur sa minuscule source -le dieu feuillu, l'oeil liquide du désert- mais aussi une couronne de lumière flamboyante, couleur d'arc-en-ciel, esprit pur, être pur, pure intelligence désincarnée, prête à prononcer mon nom » (Abbey, 1995, 253). Si pour les Tibétains, les obstacles au cours du chemin (froid, neige, grêle, pluie, cols redoutables, etc.) sont l'oeuvre des démons désireux d'éprouver la sérénité des pèlerins, peut-être faut-il concevoir que les épreuves dispensées sur la route du voyageur sont les bornes milliaires de sa progression intérieure vers le coeur battant des choses qu'il ignore encore.

Si l'on se donne aux lieux traversés, ils se donnent à nous. Sans réceptivité intérieure la rencontre ne se fait pas, l'homme passe son chemin et laisse la chance derrière soi car il n'a pas su la saisir. La marche mène à des moments où le monde s'ouvre sans réticence et se révèle sous un jour émerveillé, seuil parfois d'une métamorphose personnelle. En le découvrant à pas et à hauteur d'homme le marcheur se met en situation de se découvrir soi dans la brûlure des événements dont il ne saurait prévoir toutes les péripéties car, de même que l'existence, une marche est faite de plus d'improbable que de possible. Dans l'usure de la marche, il y a parfois assez de puissance et de beauté pour que se dissolve la souffrance qui a présidé au départ, lavée au contact des chemins, érodée dans la nécessité de la progression, celle-ci se fait moins incisive. Au fil du temps ce n'est plus le noyau d'épouvante de la douleur qui motive l'avancée, mais l'appel à la métamorphose de soi, au dépouillement, à une remise au monde. Noces heureuses et exigeantes de l'homme et du chemin. "Pendant deux heures encore, écrit P. Matthiessen, je peine, je souffle, je grimpe, je glisse, je me hisse, je halète, épuisé comme une bête, tandis que là-haut les drapeaux de prières claquent dans le couchant qui embrase le roc gelé, illumine le ciel dur d'une lumière blanche. Les ombres des drapeaux dansent contre les parois immaculées des traînées de neige. Et puis me voilà de nouveau au soleil, sur le dernier des grands cols; j'enlève mon bonnet de laine pour que le vent me rafraîchisse les idées; je tombe à genoux, fou de joie, mort de fatigue, sur une étroite arrête entre deux mondes" (p 305).

La marche est parfois mémoire retrouvée, non seulement à cause du loisir qu'elle laisse de méditer sur soi au fil de la flânerie, mais aussi parce qu'elle trace parfois un chemin qui remonte le temps et libère bien des réminiscences. Elle avoisine alors la mort, la nostalgie, la tristesse, elle éveille le temps par la grâce d'un arbre, d'une maison, d'une rivière ou d'un torrent, parfois d'un visage croisé au détour d'un sentier ou d'une rue. En prenant la route nous croyons nous quitter mais nous empruntons seulement un détour pour mieux se regarder en face. Dans sa longue marche sur la route de la soie, Bernard Ollivier connaît souvent des moments de doutes, de lassitude, mais il sait se reprendre : « Allons, il faut que je retrouve le goût de dédaigner les petits tracas qui aujourd'hui me submergent pour ne plus envisager que les bonheurs futurs que cette marche insensée va m'apporter. J'ai vécu l'an passé en Turquie des moments magiques, de ces fragiles instants où règne entre soi et le monde une telle harmonie que l'on se prend à regretter de ne pouvoir suspendre le temps. Des moments fugitifs et vifs comme des vols d'étourneaux, dérobés à l'absurdité de nos vies d'hommes, qu'il fait bon de se remémorer quand la tristesse revient. C'est à la recherche de ces bonheurs là que je pars » (2001, 19).

La marche est un remède contre l'anxiété ou le mal de vivre. Mon premier livre (Le Breton, 1982) retraçait la longue marche d'un homme en pleine détresse sur les routes du Nordeste brésilien. Entre le récit et l'histoire personnelle le fil était parfois mince, il s'agissait d'un roman, mais l'expérience du harcèlement, de la disparition de soi dans une longue progression à pied sur les routes ou à travers les rues m'était familière. Premier apprentissage de la rudesse et de la douceur du monde. Il fallait faire la traversée physique de la nuit pour accoucher de soi. La marche lentement fabrique le sens qui permet de retrouver l'évidence du monde. On part souvent pour retrouver un centre de gravité après avoir été jeté à l'écart de soi. Le chemin parcouru est un labyrinthe qui suscite découragement et lassitude mais dont l'issue, toute intérieure, est parfois retrouvailles avec le sens et la jubilation d'avoir renversé l'épreuve en sa faveur. Nombre de marches sont des traversées de la souffrance qui rapprochent avec lenteur de la réconciliation avec le monde. La chance du marcheur, dans son désarroi, est de continuer à faire corps à son existence, de garder un contact physique avec les choses. En se saoulant de fatigue, en se donnant des objectifs minuscules mais efficaces comme d'aller là-bas plutôt qu'ailleurs, il contrôle encore son rapport au monde. Il est désorienté, certes, mais en quête d'une solution même s'il l'ignore encore. La marche se fait alors initiatique, transformant le malheur en chance, l'alchimie des routes emplit son éternelle tâche de modifier l'homme, de le remettre sur le chemin de son existence.

La traversée d'une épreuve morale trouve dans l'épreuve physique qu'est la marche un antidote puissant qui modifie le centre de gravité de l'homme. En plongeant dans un autre rythme, une relation nouvelle au temps, à l'espace, aux autres, par ses retrouvailles avec le corps, le sujet restaure sa place dans le monde, il relativise ses valeurs, ses épreuves, et reprend confiance en ses ressources propres. La marche le révèle à lui-même, non sur un mode narcissique, mais en le rétablissant dans le goût de vivre et le lien social. Sa durée, son âpreté parfois, le rappel à l'élémentaire qu'elle induit, le rend en effet susceptible de rompre une histoire personnelle douloureuse, d'ouvrir des chemins de traverse à l'intérieur de soi loin des sentiers battus où le désarroi se ruminait à l'envi. Dans la trame du chemin, il faut essayer de retrouver le fil de l'existence.

Bibliographie:

- Edward Abbey, *Désert solitaire*, Paris, Payot, 1995.
- Pierre Barret, Jean-Noël Gurgand, *Priez pour nous à Compostelle*, Paris, Hachette, 1999.
- Georges Blond, *L'homme ce pèlerin*, Fayard, 1957.
- Jean-Claude Bourlès, *Sur les chemins de Compostelle*, Payot, 2001.
- Jean-Claude Bourlès, *Passants de Compostelle*, Payot, 1995.
- Guy Dutey, *Pèleriner vers Compostelle. Sur un chemin pas comme les autres*, Lyon, Chronique Sociale, 2002.
- David Le Breton, *Eloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000 (traduction : *Il mondo a piedi. Elogio della marcia* (Feltrinelli, 2002).
- David Le Breton, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.
- David Le Breton, *Du silence*, Paris, Métailié, 1997.
- David Le Breton, *La danse amazonienne*, Paris, Syros, 1982.
- Laurie Lee, *Un beau matin d'été*, Paris, Payot, 1994.
- Peter Mathiessen, *Le léopard des neiges*, Paris, Gallimard, 1983.
- Bernard Ollivier, *Longue marche*, Paris, Phébus, 2000.
- Bernard Ollivier, *Vers Samarcande*, Paris, Phébus, 2001.
- Gustave Roud, *Petit traité de marche en plaine*, in *Essai pour un paradis*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1983.
- Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, Livre de poche, Paris, 1972.
- Robert-Louis Stevenson, *Voyages avec un âne dans les Cévennes*, Paris, 10-18, 1978.
- Henry D. Thoreau, *Journal (1837-1861)*, Paris, Les Presses d'Aujourd'hui, 1981.
- Henry D. Thoreau, *Marcher*, in *Désobéir*, Paris, 10-18,